

Essai méthodologique sur des stéréotypes régionaux au Canada

Sylvie J. Rimbart

Volume 15, numéro 36, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020985ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020985ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rimbart, S. J. (1971). Essai méthodologique sur des stéréotypes régionaux au Canada. *Cahiers de géographie du Québec*, 15(36), 523–536.
<https://doi.org/10.7202/020985ar>

Résumé de l'article

L'auteur, cartographe-géographe, s'est proposé trois objectifs :

— un essai de géographie psychologique sur les images mentales régionales, se rattachant à la géographie du comportement ;

— un essai méthodologique utilisant quelques procédés simples de statistique descriptive.

— une recherche sur la transmission comparée d'informations par procédés graphiques et par procédés statistiques.

Les données utilisées ont été recueillies à l'aide de 75 questionnaires à quatre volets concernant un Québécois, un Torontois, un Français, un citoyen des États-Unis. Malgré la faiblesse numérique des échantillons, des représentations régionales contrastées ont pu être dégagées.

ESSAI MÉTHODOLOGIQUE SUR DES STÉRÉOTYPES RÉGIONAUX AU CANADA

par

Sylvie J. RIMBERT

Chargée de Recherche au CNRS à Strasbourg, ex-professeur invité à l'Université d'Ottawa

LES OBJECTIFS DE L'ESSAI

L'enquête dont on va trouver les résultats ci-après, s'est proposée les objectifs suivants :

- 1) Un objectif pédagogique : fournir des exercices à des étudiants géographes s'initiant à la statistique descriptive, à la mécanographie et à la programmation.
- 2) Un objectif cartographique : procéder à une étude comparée de lecture visuelle de graphiques et de lecture à l'aide de paramètres de tendance centrale et de dispersion, afin de mesurer, par différence entre les deux modes de lecture, l'importance éventuelle de la perte d'information.
- 3) Un objectif géographique : essayer d'appliquer à la géographie régionale des méthodes de la géographie du comportement, en étudiant comment des stéréotypes peuvent refléter certains aspects de la perception de l'espace habité.

Il ne s'agit donc pas d'une enquête sociologique systématique, mais beaucoup plus d'une expérimentation méthodologique. En effet, les questionnaires qui ont servi à recueillir les données, n'ont pas pu être distribués en assez grand nombre pour qu'on puisse se permettre d'en tirer des conclusions générales. Ils ont cependant suffi à faire apparaître assez de variétés de mentalités en fonction de groupes appartenant à des lieux différents, pour encourager des recherches ultérieures plus poussées sur le sentiment d'appartenance régionale.

La géographie du comportement, à laquelle se rattache ce type de recherche, a vu croître son importance à la suite des échecs auxquels ont conduit des méthodes considérant l'univers comme parfaitement neutre et rationnel. Une planification économique et un découpage régional ne tenant pas compte de limites mentales, ne peuvent correspondre à la réalité. C'est justement aux États-Unis que la *behaviourial geography*¹ cherche, depuis

¹ Les publications sur la géographie du comportement (perception et migrations en particulier) sont déjà très abondantes ; après « L'image de la ville » de Kevin LYNCH, il faut citer les travaux de David LOWENTHAL et de Peter GOULD. On trouvera une bibliographie assez fournie à la fin de l'article de P. GOULD, « The mental maps of British School Leavers » paru dans *Ekistics*, 28, 165 (Aug. 1969) p. 94-99.

une dizaine d'années, à corriger ce que les méthodes de gestion de l'incrémentalisme de la synthèse libérale y avaient d'arbitraire ². Enfin, toute planification, qu'elle soit sectorielle ou régionale, se devrait d'avoir pour but prioritaire la satisfaction des habitants : il importe donc de connaître ces derniers et notre essai est une tentative dans ce sens.

LA COLLECTE DES DONNÉES

Les habitants qui ont bien voulu nous prêter leur concours en octobre 1970, se sont trouvés être trois groupes d'étudiants et d'enseignants d'universités canadiennes : un groupe de 26 personnes francophones de Laval, un groupe de 22 personnes francophones de l'Université d'Ottawa et un groupe de 27 personnes anglophones de Carleton University à Ottawa. Ces trois groupes s'ignoraient entre eux. Ils ont accepté de remplir des questionnaires sans savoir avec précision comment ils seraient exploités : nous leur devons des remerciements et des explications qu'ils trouveront ici.

Pour recueillir les données on a utilisé la méthode des profils de polarité à oppositions pertinentes ^{3, 4}. Il s'agissait de proposer à l'enquête d'exprimer la représentation mentale qu'il se faisait de quatre personnages (un citoyen des États-Unis ou Usonien ⁵, un Français de France, un citoyen de Québec, un Torontois) en lui demandant de choisir parmi sept degrés de comparaison de cinquante adjectifs qualificatifs. Les 7 degrés et les 2 colonnes de 25 adjectifs opposés se trouvaient rangés en un tableau à double entrée à l'intérieur duquel l'enquête devait mettre des croix. Ultérieurement ces croix ont été reliées entre elles de façon à former une ligne brisée (voir figure 1). Chacune des colonnes de degrés (très, assez, peu, moyen ou neutre), a été affectée d'un chiffre qui a pris valeur de « rang » (de 1 à 7). Chaque croix a donc pu être située par son ordre d'apparition

² « Si nous prenons l'exemple des États-Unis, la responsabilité de l'effondrement de la synthèse libérale doit être recherchée dans le couple des deux méthodes opposées sur lesquelles elle s'appuyait : l'incrémentalisme et la planification politique globale », Michel CROZIER, *La Société Bloquée*, éd. Le Seuil, Paris, 1970, page 195.

L'incrémentalisme est la rationalisation des pratiques d'ajustement mutuel de la démocratie pluraliste. Il suppose un monde neutre et rationnel.

³ Hardi FISCHER und Uri P. TRIER. *Das Verhältnis zwischen Deutschesweizer und Westschweizer*. Schriften zur Sozialpsychologie. Verlag Hans Huber, Bern und Stuttgart 1962, 82 pages. Utilisation des profils de polarité pour une étude de comportements régionaux en Suisse.

⁴ Abraham MOLES, *L'affiche dans la société urbaine*, Paris, éd. Dunod, 1970, 153 pages. Utilisation du profil de polarité pour mesurer l'impact d'une affiche sur le public (voir page 49).

⁵ Il est erroné de qualifier « d'Américains » les seuls citoyens des États-Unis. C'est pourquoi nous empruntons volontiers à Samuel BUTLER les néologismes d'Usonie et d'Usoniens. Le grand architecte F. L. WRIGHT a utilisé ces termes pour baptiser ses habitations moyennes à bon marché, « maisons usoniennes ». (*L'Architecture du XX^{ème} siècle*, éd. Julliard, 1964).

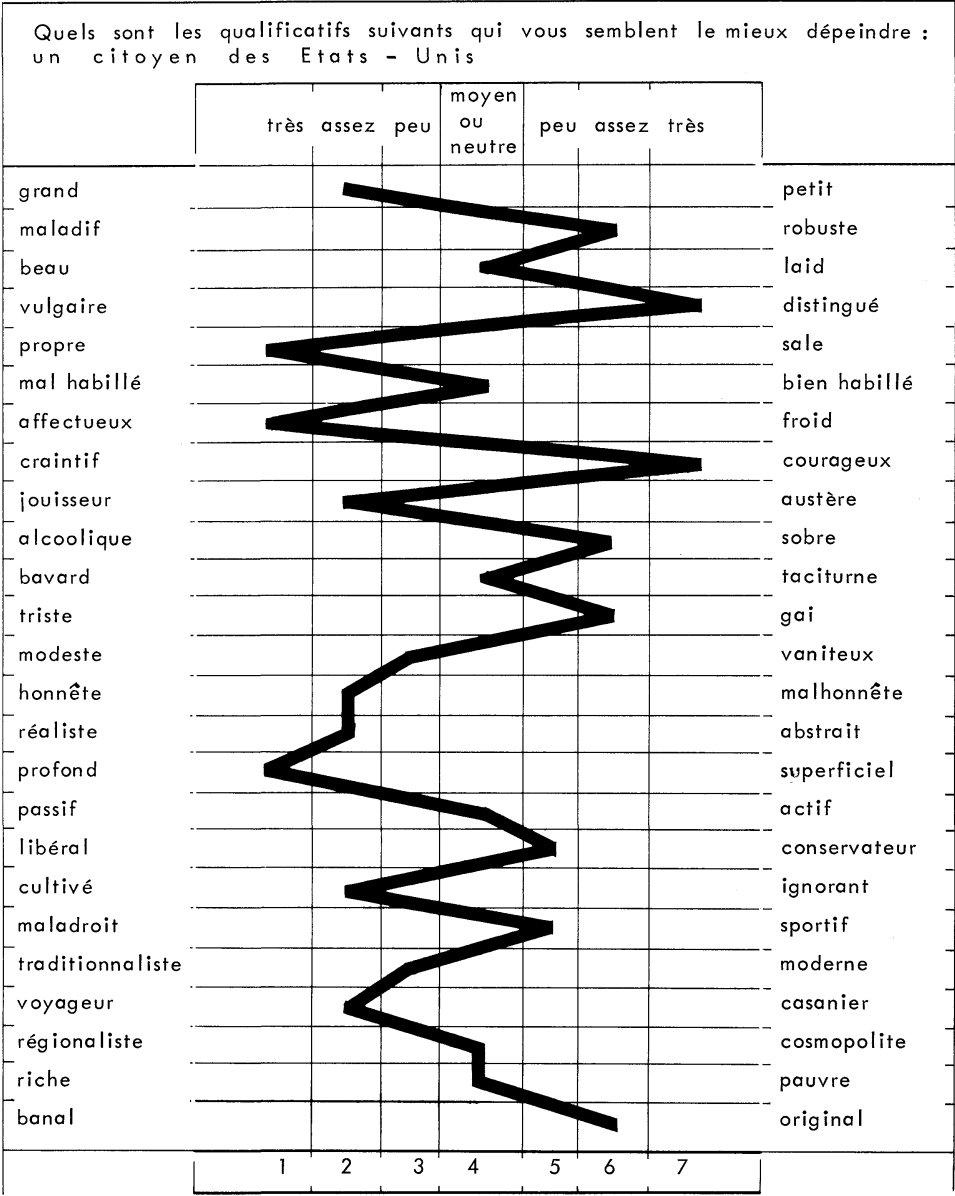


Figure 1 Un profil de polarité à oppositions pertinentes.
La forme du zig-zag peut être décrite à l'aide de son axe central (la moyenne de 25 valeurs comprises entre 1 et 7) et de l'importance de la dispersion autour de cet axe (écart-type).

de 1 à 25 et sa valeur de rang de 1 à 7. On a donc pu transcrire facilement les profils sur cartes mécanographiques en perforant les 25 premières colonnes de chiffres compris entre 1 et 7. Les colonnes de la trentaine ont été réservées à l'identification suivant un code préparé à l'avance. On disposa alors d'une carte par questionnaire rempli.

Les adjectifs qualificatifs ont été choisis pour couvrir plusieurs aspects des portraits stéréotypés : des aspects physiques (grand, maladif . . .), des apparences extérieures (bien habillé . . .), des qualités affectives et morales (affectueux, vaniteux, malhonnête . . .), des caractères culturels (régionaliste, cultivé . . .), des qualités professionnelles (actif, réaliste concret . . .), des critères économiques (riche . . .). Les qualificatifs opposés ont été ensuite mélangés de façon à ne pas trop influencer l'enquête par un classement a priori. En conclusion on demandait si l'individu-type était banal ou original, ce qui était aussi un moyen de contrôler la bonne foi de l'enquête : une personne qui avait répondu, par exemple, que le Québécois était à la fois très laid, très vaniteux et très traditionaliste, se contredisait en écrivant qu'il était aussi très banal. Nous avons dû reconnaître que les qualificatifs choisis ont parfois prêté à discussion et qu'il conviendrait d'en changer certains pour une enquête plus vaste. Naturellement ces questionnaires ont été traduits en anglais pour les anglophones.

Les questions auxquelles on a essayé de répondre, à l'aide des données ainsi collectées, ont été les suivantes :

- a) Existe-t-il des stéréotypes régionaux ou nationaux bien différenciés ? C'est-à-dire, l'ensemble des jugements généraux, le plus souvent hâtifs et non contrôlés que l'on porte sur ses voisins, peut-il réussir à prendre la forme de portraits reconnaissables par la majorité des observateurs consultés ? Les Québécois ou les Outaouais voient-ils les Usoniens différents d'eux-mêmes ? Si oui, cela revient à affirmer l'existence de frontières psychologiques qui, en géographie régionale, en aménagement, en découpage administratif, ont certainement autant d'importance que des limites climatiques.
- b) Ces stéréotypes régionaux qui varient avec l'objet d'observation, varient-ils également avec les groupes d'observateurs ? C'est-à-dire, le Québécois voit-il l'Usonien différent de lui-même, mais également différent de l'image que s'en fait l'Outaouais ? Si oui, c'est déceler des frontières mentales également entre les observateurs.
- c) Le classement visuel d'une vingtaine de profils de polarité par plusieurs groupes d'observateurs, est-il semblable à celui qu'on peut opérer grâce à la statistique descriptive ? S'il s'en éloigne sensiblement, dans quelle mesure peut-on faire confiance aux lecteurs de documents graphiques et cartographiques qui tentent de comparer de nombreux signes de planches d'atlas pour procéder à une synthèse régionale ? L'observation traditionnelle des

cartes ne se trouve-t-elle pas être remise en question par les différences de résultats entre méthodes empiriques et méthodes statistiques ?

Cette dernière question pourrait faire à elle seule l'objet d'un autre article et nous le reprendrons ailleurs ultérieurement. Mais puisqu'elle utilise les données précédentes, il est commode de la placer ici.

STÉRÉOTYPES RÉGIONAUX ET COMPORTEMENTS DES QUÉBÉCOIS ET DES OUTAOUAIS

On a procédé, pour répondre aux deux premières questions, à une suite de classements des informations recueillies sur les questionnaires, de la façon suivante :

1) Comptage à la trieuse des fréquences d'apparition de chacun des 50 qualificatifs proposés. On a tenu compte uniquement des fréquences concernant les qualificatifs précédés de « très » ou « assez », c'est-à-dire des croix portées dans les colonnes 1-2 et 6-7. Les jugements « peu » et « moyen ou neutre » ont été volontairement éliminés. En effet, ce que nous voulions dégager c'était les caractères spécifiques par lesquels les enquêtés étaient capables d'imaginer un Français ou un Torontois sans héritage. C'est ainsi, par exemple, que le groupe des 26 personnes de Laval a répondu 25 fois qu'il imaginait l'Usonien très ou assez grand et que, pas une fois, il ne lui est venu à l'esprit de se représenter le Français taciturne.

2) Ces comptages ont été rangés par ordre décroissant pour chacun des quatre portraits, puis perforés sur cartes mécanographiques. On les trouvera exprimés sous forme de graphiques (voir les figures 2 et 3).

Il est évident que les réponses des derniers rangs qui correspondent à des opinions minoritaires de deux ou trois personnes sur 25, n'ont guère de signification du point de vue général. Où peut-on situer le seuil de signification ? le critère le plus simple consisterait à ne tenir compte que des fréquences supérieures à la moitié du nombre total des enquêtés dans chaque groupe, autrement dit des opinions exprimées par la majorité absolue. Or le comportement extrêmement prudent et mesuré des anglophones fait que sur 26 personnes interrogées il n'y en a parfois même pas la moitié qui ait une opinion nette à propos d'un seuil qualificatif (il n'y a, par exemple, que 12 personnes sur 27 qui aient été d'accord pour imaginer le Torontois « cosmopolite » et ceci constitue la fréquence la plus élevée du cas en question). On s'est donc autorisé de la sélection préalable qui avait éliminé toutes les réponses « moyennes » pour considérer les ex aequo d'un ou deux rangs immédiatement en-dessous de la moitié comme étant encore significatifs. C'est ainsi, par exemple, que le stéréotype du Français de France ne peut échapper au fait d'offrir l'image d'un vaniteux bavard qui aime jouir de la vie, ce qui le pousse à conserver cet heureux état par des vues traditionnalistes.

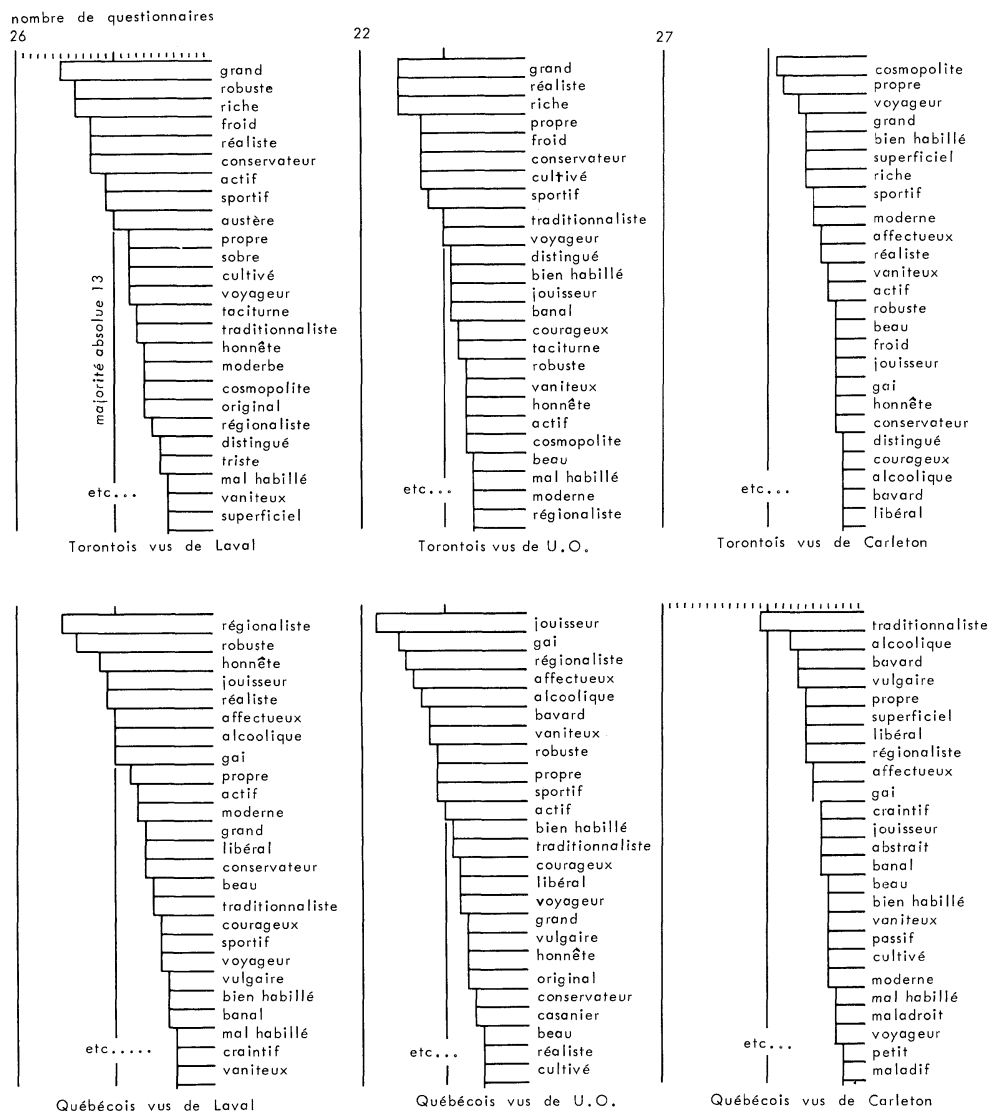
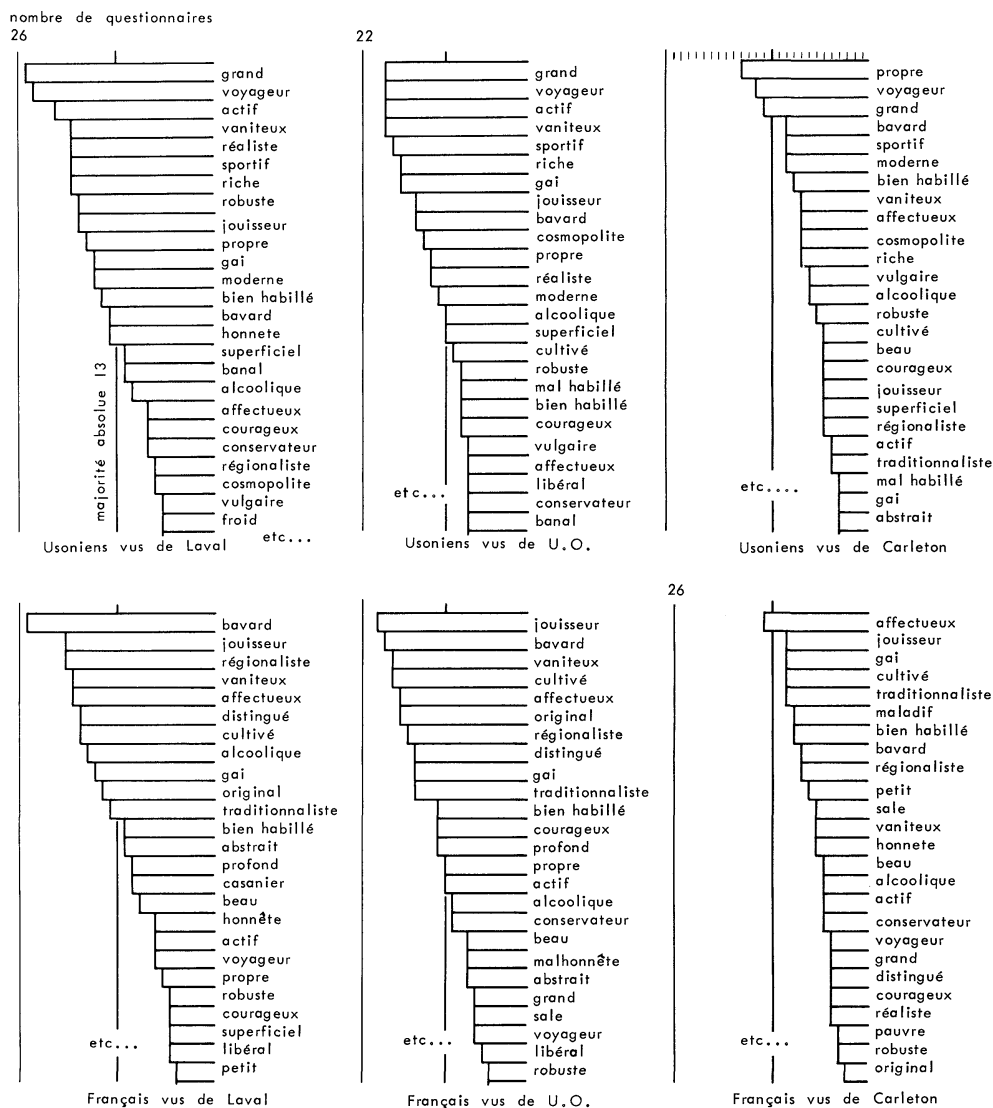


Figure 2 Les Torontois et les québécois vus des Universités Laval, d'Ottawa et Carleton.



3) Les douze graphiques des figures 2 et 3 font immédiatement apparaître des différences de jugements : différences dans l'ordre des caractères retenus, mais également différences dans l'importance donnée à ces caractères.

En matière d'ordre de rangement concernant les stéréotypes, l'unanimité se fait sur le Français « jouisseur » ou l'Usonien « grand et voyageur ». Mais elle ne se fait plus sur le stéréotype du Québécois : ce n'est pas le même homme selon qu'il est vu de Québec ou par un Outaouais anglophone. Certes tout le contexte historique nous préparait à cette constatation ; mais dans quelle mesure cette divergence est-elle légère ou accentuée ?

Répondre à cette question par la seule comparaison visuelle des douze graphiques est plutôt malaisé. On a donc été conduit à s'aider de la méthode des coefficients de corrélation de rangs de Spearman. On pouvait pour cela, soit tenir compte du rangement complet des cinquante fréquences de qualificatifs pour les douze cas, soit se contenter des « têtes de listes » qui seules sont significatives. On a décidé de ne comparer les rangs que des quinze à vingt premières fréquences de caractères en adaptant très légèrement le rangement (classement adapté des caractères spécifiques). Ce nombre correspond à peu près aux fréquences dépassant légèrement la majorité absolue dans la plupart des cas. Il correspond également à la marge de nombre de données pour laquelle le coefficient de Spearman est intéressant. Ce coefficient qui permet de juger de la position relative de valeurs qualitatives entre elles, demande que leur nombre ne soit pas inférieur à dix et pas supérieur à 30. Sa formule est $P = 1 - (6 D^2 / n (n^2 - 1))$. On trouvera un exemple de la procédure suivie dans le tableau 1). L'ensemble des résultats obtenus est présenté dans le tableau ci-dessous :

	<i>Usonien</i>	<i>Français</i>	<i>Québécois</i>	<i>Torontois</i>
Laval Ottawa	0,768	0,808	0,338	0,632
Laval Carleton	0,090	0,376	- 0,012	- 0,340
Ottawa Carleton	0,165	0,444	0,258	0,060

(coefficient variant de + 1 à - 1 pour les fortes corrélations positives ou négatives et passant par 0 pour l'absence de corrélation).

Il est facile d'y apercevoir des frontières psychologiques : tandis que les francophones de Laval et d'Ottawa réagissent de façon voisine (les comparaisons Laval/Ottawa conduisent aux coefficients les plus forts), il se dessine un manque de corrélation entre les points de vue des francophones de Laval et des anglophones de Carleton; il y aurait même une tendance à des

corrélations négatives comme si les uns prenaient le contrepied des autres. Cette opposition est un peu moins accentuée en ce qui concerne les francophones d'Ottawa et les anglophones de Carleton : se connaissent-ils un peu mieux du fait qu'ils habitent la même ville et que beaucoup d'entre eux sont bilingues ?

On peut également observer qu'il est plus facile de se mettre d'accord sur les étrangers que sur ses concitoyens : les coefficients concernant le Français et l'Usonien sont plus élevés que ceux concernant le Québécois et le Torontois. Le Français, en particulier, dont le Canadien est plus éloigné dans l'espace que l'Usonien, apparaît comme le personnage le mieux typé; celui pour lequel les mythes, les légendes, les préjugés, les détails de la vie quotidienne sont moins facilement contrôlables et qui restent donc plus tenaces. Il est sans doute plus difficile d'imaginer un Torontois-type ou un Québécois-type, ne serait-ce que parce qu'ils sont moins nombreux, parce que leur histoire, leurs habitudes, leurs civilisations les ont moins marqués et, parce qu'enfin, les contacts plus fréquents effacent, dans la banalité des détails quotidiens, les traits fondamentaux. Mais, même s'ils apparaissent moins bien définis, une barrière les séparent : c'est entre Québécois et Torontois que se rencontrent, soit l'absence de corrélation dans les jugements, soit une tendance à l'opposition. Pour le Québécois, le Torontois est un personnage froid, conservateur et taciturne; pour l'anglophone le Québécois n'est pas plus flatté : alcoolique, vulgaire, traditionnaliste. C'est une frontière sans beaucoup de chaleur ni de cordialité.

Les différences entre jugements des anglophones et des francophones ne se remarquent pas seulement dans le rangement des caractères, mais aussi dans l'importance donnée à ceux-ci. Si l'on reporte sur un graphique (voir figure 4) les marges dans lesquelles se placent les écarts-types de chacun des profils de polarité et si on calcule leurs moyennes, on constate que les anglophones sont systématiquement plus modérés dans leurs opinions que les francophones. On sait que l'écart-type est un paramètre de dispersion servant à décrire la tendance à l'écartement vers les valeurs extrêmes dans une distribution statistique donnée. Les francophones de Laval ont tendance à être les plus affirmatifs et à user plus volontiers des degrés de jugement « très » et « assez »; les anglophones restent prudemment dans les degrés « peu », « moyen » ou « neutre » ce qui explique que leurs moyennes de caractères spécifiques (degrés extrêmes des colonnes 1-2 et 6-7) se placent systématiquement en dessous des premiers. Les francophones d'Ottawa se situent ici aussi, entre les deux autres groupes. L'Anglais serait-il vraiment la langue de l'« understatement » et le Français celle du classement catégorique ?

Si l'on admet que l'on définit en partie les autres par rapport à soi-même, on peut aussi déduire de ces portraits des images indirectes de leurs auteurs. On voit d'abord chez les autres ce qu'on n'a pas soi-même. Le Français est-il réellement bavard ou n'est-ce pas plutôt le nord-américain

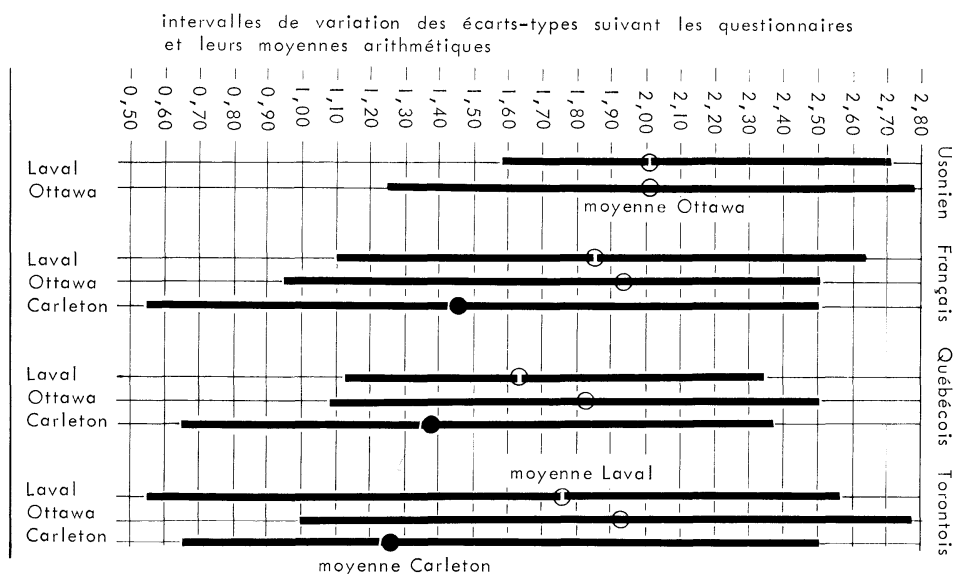


Figure 4

qui aurait certaines difficultés à s'exprimer ? Pourquoi l'Usonien apparaît-il moins spécifiquement « actif » aux yeux de l'étudiant de Carleton (2ème rang) qu'aux yeux des deux autres groupes (1er et 3ème rangs) si ce n'est que l'Outaouais anglophone est plus proche du mode de vie usonien que les Québécois et qu'il a moins d'illusions sur l'emploi du temps yankee ?

DE L'INTÉRÊT RÉCIPROQUE DES MÉTHODES GRAPHIQUES ET STATISTIQUES

Pour répondre aux premières questions posées dans cet essai, on a dû faire appel à diverses méthodes : des méthodes graphiques (zig-zags des profils de polarité, graphiques en colonnes de fréquences, etc.) et des méthodes statistiques (calcul d'écarts-types, de coefficients de Spearman). Graphique et statistique sont pour la cartographe-géographe qu'est l'auteur de cet article, deux outils étroitement liés qui se complètent et se relaient constamment au cours de la recherche scientifique. Quand convient-il d'utiliser l'un plutôt que l'autre ? C'est déjà ce que se demandait William Bunge quand il forgea le néologisme de *metacartography* dans sa *Theoretical Geography* en 1962, pour désigner l'ensemble des réflexions qui devrait précéder le choix de méthodes et de techniques au service d'idées directrices. L'expérience que nous allons décrire ne couvre qu'un champ très limité de la métacartographie, mais elle suffit à poser au géographe de sérieux problèmes de travail.

On a vu que notre enquête s'était déroulée en trois étapes : a) recueillir des données, b) les classer, c) comparer et interpréter les classements.

Or la lecture des données est tout à fait différente selon la forme sous laquelle elles sont présentées : les mêmes données préparées sous la forme de 75 cartes perforées ou sous celle de 75 profils de polarité, paraîtront beaucoup moins rebutantes au lecteur moyen sous leur second aspect. La communication entre une source de documentation quantitative et un lecteur humain s'établit plus facilement par un media permettant la visualisation globale des données que par l'intermédiaire de trous juxtaposés même s'ils sont interprétés en alignements de 25 chiffres arabes. Ceci n'est pas vrai de la machine.

Nous avons donc eu l'idée de soumettre au même travail de classement, avec les mêmes données, plusieurs groupes de lecteurs et un ordinateur. D'un côté les lecteurs disposaient des paquets de profils de polarité de notre enquête et on leur demandait de les classer visuellement par grands types de formes ; de l'autre, des étudiants géographes disposaient des cartes perforées et de quelques secondes d'ordinateur.

Le classement empirique effectué par trois groupes de deux à quatre lecteurs chacun, aboutit à faire trois fois trois tas de graphiques baptisés « étroits », « moyens », « larges ». Les graphiques (ou profils) étant numérotés, on nota à chaque fois ceux qui avaient été mis dans un tas ou dans l'autre. C'est ainsi qu'on put constater rapidement que la lecture visuelle des trois groupes ne concordait pas toujours ; certains graphiques (qui entre temps avaient été mélangés) changeaient de tas suivant les lectures. On décida de ne tenir compte, pour le classement définitif en « étroits-moyens-larges » que des profils sur lesquels les trois groupes de lecteurs s'étaient trouvés d'accord.

La lecture effectuée à l'ordinateur consista à utiliser un petit programme de calcul de moyenne-variance-écart type pour chacune des cartes perforées correspondant à chacun des profils de l'enquête. La moyenne indiquant l'axe de chaque zig-zag et l'écart-type l'importance de l'écartement de part et d'autre et de cet axe, ces paramètres suffisent à décrire chaque cas par deux valeurs. Un classement des écarts-types en quantiles donna des classes correspondant aux catégories « étroite-moyenne-large ».

Il suffisait ensuite de comparer les deux classements. La comparaison fut assez décevante comme on peut s'en rendre compte sur la figure 5. Sur les 27 questionnaires de la figure en question (les autres classements non reproduits ici donnent des résultats similaires), 10 seulement ont été rangés de façon semblable par les trois groupes et par la machine. Mais ce qui est plus grave c'est que ce ne sont pas toujours les profils « moyens » qui ont le plus gêné les lecteurs par leurs ambiguïtés ; certains graphiques à très forts écarts-types (tels que les n^{os} 2 et 9) n'ont pas sautés aux yeux de tous.

Devant une telle discordance de lecture et de classement, comment faire confiance aux méthodes empiriques d'observation visuelle de graphi-

ques et encore plus de graphiques mis en place sur un fond de carte (cartogrammes) ? Comment espérer, par exemple, qu'un lecteur moyen puisse regrouper sur une carte thématique des pyramides d'âges en « régions » suivant des familles de formes ou des types de silhouettes ? L'imperfection de tels regroupements laisse sceptique sur l'intérêt de certaines planches d'atlas où sont disséminées quantités de signes dont on laisse au lecteur le soin d'exécuter visuellement le classement spatial. Une telle remise en cause de la cartographie et de la lecture des cartes a déjà été amorcée en 1960 par H.H. McCarty et N.E. Salisbury dans « Visual Comparaison of isopleth maps as a mean of determining correlations between spatially distributed phenomena » (State University of Iowa).

Nous ne pouvons que nous associer à cette oeuvre critique, non pas pour priver le géographe de son outil privilégié qu'est la carte, mais au contraire pour lui en recommander un meilleur emploi. Les *représentations graphiques* offrent l'énorme avantage de faciliter les mises en relations générales par une simple observation visuelle : elles peuvent donc jouer un rôle important *au début d'une recherche, en tant que supports d'intuitions, ou à la fin de celle-ci comme supports synthétiques des résultats* ; mais les phases analytiques et corrélatives intermédiaires gagnent à être confiées à la statistique, capable de préciser et de compléter les relations entrevues au départ. C'est ce relai raisonné entre graphisme et statistique que recouvre pour nous le terme de métacartographie.

Peut-être cet article ne vous aura-t-il rien appris que vous ne sachiez déjà sur les Québécois et les Torontois. Ceci ne veut pas dire que les essais méthodologiques ne conduisent qu'à des évidences : les objets d'études avaient été choisis ici pour des raisons pédagogiques beaucoup plus qu'en vue de découvertes socio-géographiques. À vous de délimiter des frontières psychologiques plus subtiles et de saisir la dynamique des groupes culturels qui façonnent les paysages aussi profondément que les plissements Appalachiens.

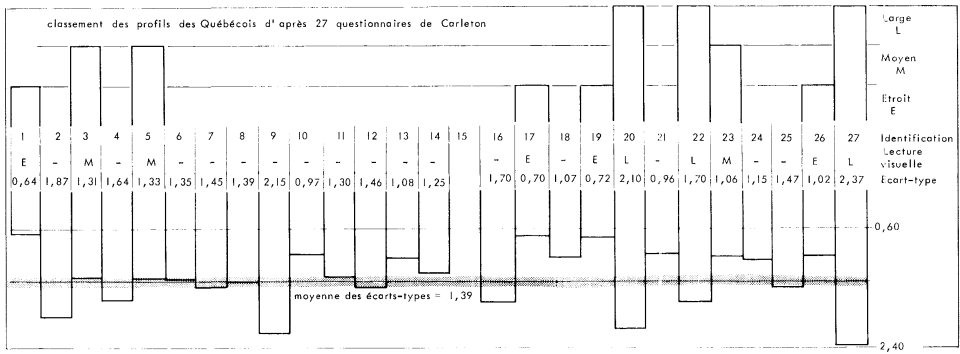


Figure 5

Tableau 1 *Procédure de comparaison des classements adaptés des caractères spécifiques du Français-type :*

On a pris en considération 17 caractères communs aux trois têtes de listes des fréquences rangées. Quelques caractères qui n'apparaissent que dans une seule liste (maladif, casanier) ont été éliminés; un autre qui se trouvait rejeté assez loin a été rapproché au dernier rang (17) dans la liste de Laval. Le calcul du coefficient de corrélation de Spearman demande en effet de travailler sur des listes comparables, présentant les mêmes caractères en nombre semblable.

Caractères	rangs LAVAL	rangs OTTAWA	rangs CARLETON	
bavard	1	2	7	
jouisseur	2	1	2	
affectueux	4 ex	5	1	coefficient
vaniteux	4 aequo	3	9	Laval/Carleton
cultivé	6	3	2	$1 - \frac{6 \times 509}{17 \times 288} = 0,376$
distingué	6	8	14	
gai	9	8	2	
alcoolique	8	14	11	coefficient
traditionnaliste	11	8	2	Laval/Ottawa
bien habillé	12	11	6	$1 - \frac{6 \times 157}{17 \times 288} = 0,808$
beau	15	15	11	
abstrait	12	15	15	
profond	14	11	17	coefficient
actif	16	11	11	Ottawa/Carleton
original	10	5	16	$1 - \frac{6 \times 458}{17 \times 288} = 0,444$
sale	17	17	9	
régionaliste	2	7	7	

différences Laval/Carleton	diff. ²	différences Laval/Ottawa	diff. ²	différences Ottawa/Carleton	diff. ²
6	36	1	1	5	25
0	0	1	1	1	1
3	9	1	1	4	16
5	25	1	1	6	36
4	16	3	9	1	1
8	64	2	4	6	36
7	49	1	1	6	36
3	9	6	36	3	9
9	81	3	9	6	36
6	36	1	1	5	25
4	16	0	0	4	16
3	9	3	9	0	0
3	9	3	9	6	36
5	25	5	25	0	0
6	36	5	25	11	121
8	64	0	0	8	64
5	25	5	25	0	0
<hr/> 509		<hr/> 157		<hr/> 458	

RÉSUMÉ

Essai méthodologique sur des stéréotypes régionaux au Canada

L'auteur, cartographe-géographe, s'est proposé trois objectifs :

- un essai de géographie psychologique sur les images mentales régionales, se rattachant à la géographie du comportement ;
- un essai méthodologique utilisant quelques procédés simples de statistique descriptive.
- une recherche sur la transmission comparée d'informations par procédés graphiques et par procédés statistiques.

Les données utilisées ont été recueillies à l'aide de 75 questionnaires à quatre volets concernant un Québécois, un Torontois, un Français, un citoyen des États-Unis. Malgré la faiblesse numérique des échantillons, des représentations régionales contrastées ont pu être dégagées.

ABSTRACT

Methodological Research on Regional Stereotypes in Eastern Canada

As a geographer and a cartographer, the author had in mind a threefold scope :

- to bring a contribution to psychological and behavioral geography, by analyzing regional mental images ;
- to get students acquainted with simple quantitative methods of descriptive statistics ;
- to initiate a cartographical research dealing with noises in the transmission of informations, by comparing graphs and figures.

The datas were collected through 75 four-pages questionnaires, in order to get descriptions of a Quebec-City citizen, a Toronto citizen, a Frenchman, and a U.S. citizen. In spite of the numerical scantiness of the samples, regional differences were noticeable.